

Politique

Politique

Didier ERIBON, *Michel Foucault*, Paris, Flammarion, 1989, 402 p.

Guy Laforest

Numéro 18, automne 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/040675ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/040675ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise de science politique

ISSN

0711-608X (imprimé)

1918-6584 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Laforest, G. (1990). Compte rendu de [Didier ERIBON, *Michel Foucault*, Paris, Flammarion, 1989, 402 p.] *Politique*, (18), 122–124.
<https://doi.org/10.7202/040675ar>

Didier ERIBON, *Michel Foucault*, Paris, Flammarion, 1989, 402 p.

Du strict point de vue de la science politique, il n'est pas facile de cerner la contribution de cette biographie de Michel Foucault sous la plume de Didier Eribon. Les spécialistes de Foucault auront la désagréable impression en refermant le livre d'un effleurement de tous les thèmes, sans approfondissement aucun. On y apprend, bien sûr, des choses à propos des aspects privés de l'existence, avis en est donné aux amateurs de détails croustillants. Mais pour l'essentiel, le résultat est plutôt décevant.

Eribon ne réussit pas à sortir Foucault de l'orbite française. Il y a, bien sûr, des chapitres consacrés aux expériences de Foucault à l'étranger: Suède, Allemagne, Pologne, Algérie, États-Unis. L'auteur insiste avec raison sur l'immense réputation internationale de Foucault. Il rend toutefois imparfaitement compte des débats auxquels Foucault a participé en histoire, philosophie politique, psychologie et épistémologie, et ce à l'extérieur de la France. Il n'y a rien dans le livre sur le débat entre Foucault et Habermas (le nom de ce dernier ne se trouve même pas dans l'index des noms cités), rien ou presque sur les nombreuses discussions suscitées par son oeuvre dans les milieux anglo-américains. Ces omissions dans le texte se répercutent d'ailleurs sur la bibliographie, plutôt provinciale en ce qui a trait aux ouvrages et articles sur Foucault.

Le ton du livre risque d'effaroucher plus d'un lecteur. Eribon tombe plus souvent qu'autrement dans le travers de l'hagiographie. Cela se produit dans une discussion sur le caractère deleuzien ou foucauldien du siècle, affirmation qui frise carrément le ridicule (p. 20), surtout pour un livre publié en 1989, au moment où l'Europe se métamorphosait. Ce qu'il y a de meilleur chez Foucault se trouve pourtant à des lieues de toute entreprise de déification d'un philosophe. Le ridicule est vraiment atteint lorsque l'auteur se pâme à propos de la tension démentielle que vivaient les candidats au concours d'entrée au Collège de France (p. 42). On dirait que, pour Eribon, l'héroïsme des apprentis philosophes français ne le cède en rien à celui des Spartiates morts en combat-

tant pour leur patrie aux Thermopyles. Annie Cohen-Solal nous avait démontré plus de mesure dans son portrait d'un autre monument de la philosophie française, Jean-Paul Sartre.

Cet ouvrage nous en apprend moins sur Foucault que sur le milieu des intellectuels français, sur leur rôle privilégié dans la vie politique de ce pays, sur le rapport étroit entre les questions intellectuelles et l'instance politique. Comme tant d'autres, Foucault fut au Parti communiste à la fin des années quarante. Comme tant d'autres, il finit par rompre avec l'existentialisme et la phénoménologie. Comme tant d'autres, il fut tenté par le gauchisme à la fin des années soixante, avec Sartre et de nombreux anciens du PCF. On découvre dans ce livre, par le biais de la vie de Foucault, l'hyper-politisation du milieu intellectuel français — parisien — et le don d'ubiquité de ses membres à la fois dans le présent, dans les rencontres et pétitions de toutes sortes, et dans le passé de par le nombre des virages idéologiques effectués par les uns et les autres. Foucault n'est pas à son meilleur lorsque Eribon rappelle qu'au moment même où il pêchait par ultra-gauchisme à Vincennes, dans une entreprise de destruction de la philosophie, il multipliait les démarches pour accéder au Collège de France. À distance, par-delà les raffinements stratégiques, il n'y a là rien de très édifiant.

Les dettes de Foucault à l'égard de ses maîtres, Jean Hyppolite, Georges Canguilhem et Georges Dumézil, sont bien connues. Il s'en est ouvert à maintes reprises, en particulier dans sa leçon inaugurale au Collège de France. Le livre d'Eribon est excellent à ce sujet. On y découvre comment Hyppolite donna à Foucault et à bien d'autres le frisson de la philosophie, comment Dumézil lui apprit les vertus de la patience et de la rigueur, et Canguilhem l'exigence d'aller plus loin que les effets de surface de la subjectivité. Eribon rappelle bien aussi que Foucault fut davantage un sceptique qu'un nihiliste, oeuvrant à faire vaciller les certitudes faciles et encombrantes de la culture occidentale. Un tel scepticisme le condamnait à un hyper-activisme plutôt qu'à l'impuissance.

Comme l'indique la présentation du livre, Didier Eribon se demande surtout en ces pages comment on devient Michel Foucault. La question n'est pas sans intérêt. Elle n'épuise toutefois

pas les façons de rendre hommage à une pensée qui constitue une critique féconde de la modernité. Vers la fin de sa vie, Foucault considérait qu'il y avait trois grandes formes de domination à l'oeuvre dans notre monde: l'oppression ethnique, l'exploitation économique et l'imposition de modes de subjectivité. Son travail en pensée politique a surtout porté sur la troisième de ces formes. S'inspirer de Foucault, c'est aussi agir et penser en fonction des formes de domination les plus dangereuses dans nos environnements particuliers.

Guy Laforest
Université Laval